

Extrait du site UGTG.org

url :Â <http://ugtg.org/spip.php?article1140>

Â« Dans la peau d'un arabeâEuros! Â », par RaphaÃ« I CONFIANT

- RepÃres - DÃbattre -

Date de parution : 29 novembre 1999

Date de mise en ligne : lundi 19 octobre 2009

Mis Ã jour le : lundi 19 octobre 2009

UGTG.org

Il y a une dizaine de jours, un article intitulé « Moi, Mustapha Kessous, journaliste au « Monde » et victime du racisme » a fait sensation dans le landerneau politico-médiatique germanopratin qui semblait soudainement découvrir la lune. J'ignore quel âge M. Kessous mais son témoignage, certes édifiant, m'a fait sourire. Car enfin, j'ai souvenir, dans les années 70 du siècle dernier, il y a donc bien une quarantaine d'années de cela, d'avoir vécu exactement ce que raconte le journaliste du prestigieux quotidien. Cela est d'abord passé à Aix-en-Provence, petite ville ensoleillée et friquée, située à une trentaine de kilomètres de Marseille, où une dizaine de petits-bourgeois antillais (dont je faisais partie) avait décidé d'aller « faire Sciences Po ».

Pur snobisme car à l'époque, les étudiants antillais se dirigeaient massivement vers Bordeaux et ensuite Toulouse et Paris. Nous ignorions au moins deux choses : que le Sud-est de la France regorgeait d'immigrés venus du Maghreb d'une part et que d'autre part, les Français confondent souvent les mulâtres ou les chabins antillais avec les Maghrébins.

Je me suis donc, à mon corps défendant retrouvé dans la peau d'un Arabe. Chacun se souvient de l'ouvrage intitulé « Dans la peau d'un Noir » écrit par J. H. Griffin, journaliste blanc étasunien qui avait fait friser les cheveux et brunir la peau à l'aide de médicaments et avait voyagé en autobus à travers le Sud profond des Etats-Unis, y donnant une vision terrifiante du racisme qui y régnait à la fin des années 50. Pour ma part, j'avais pas besoin de me grimer. Pour l'espion du coin, pour le facteur, pour le flic, pour le garçon de café, pour le chauffeur de bus, j'étais sans aucun doute possible un bougnoule. On disait aussi : raton, crouille, melon, bicot, Nord-Af et en passe. Les Africains et les Antillais à peau noire étaient plus chanceux. Pour eux, il y avait juste un seul et unique qualificatif prééminent : n'gro. Mais assez rarement employé en fait, pour autant que je pouvais en juger. Les Noirs étaient tolérés dans la bonne ville du Roy René, Aix donc, mais pas les Arabes. Quand on en juge :

. je m'assieds à la terrasse d'un café sur le magnifique Cours Mirabeau, artère centrale de la ville ombragée de platanes centenaires où, à l'été, chantent des grillons. Ce café a pour nom « Les Deux garçons » et est très stylé vu l'uniforme des serveurs. J'attends dix minutes, vingt minutes, une demi-heure, une heure. Je fais signe aux garçons qui passent près de ma table et qui servent avec diligence les autres clients. En vain ! Ils ne me voient pas. Je suis invisible. Comme le héros d'« Invisible man » du romancier noir étasunien Ralph Ellison. Finalement, par charité chrétienne, je suppose, un serveur se penche à mon oreille et me fait : « Le café pour les gens comme vous, c'est tout au bas du Cours Mirabeau. « Le Mondial » qu'il s'appelle ». Effectivement, « Le Mondial » est peuplé de travailleurs immigrés maghrébins.

. c'est l'été qui, en Provence, est absolument sublime. Je me promène un après-midi avec des amis non loin de la cité universitaire lorsque nous passons devant un immeuble bordé de haies de petites fleurs jaunes dont j'ignore le nom. J'en cueille une par réflexe. Plus bas, il y a un groupe d'hommes, ils sont trois, je ne vois pas qu'ils nous observent machamment. Arrivés à leur hauteur, l'un d'eux me balance un violent coup de poing sur la tempe, ce qui fait mes lunettes voler et traverser la rue. Soudain, une femme surgit avec un berger allemand, hurlant : « Il a frappé mon mari ! Ce bougnoule l'a frappé ! ». Mes amis et moi battons en retraite devant les crocs du fauve. J'apprendrai plus tard que l'homme qui m'a frappé était le gardien de l'immeuble. Au commissariat d'Aix, les deux flics hilares qui me révoient mettront deux heures à enregistrer ma plainte. Toutes les cinq minutes, ils prétextaient un coup de fil à passer ou autre chose pour pouvoir me laisser en plan. A la nuit tombée, je suis retourné sur les lieux de l'altercation. Par miracle, mes lunettes avaient glissé sous une voiture en stationnement qui n'avait pas roulé de la journée.

. un dÃ©sÃ©quilibrÃ© mental algÃ©rien poignarde un chauffeur de bus franÃ§ais sur la ligne Aix-Marseille. AussitÃ´t, cÃ©euros"est un dÃ©chaÃ©nement inouÃ« de ratonnades dans toute la rÃ©gion : un jeune cyclomotoriste arabe se fait exploser la tÃªte par une Winchester, deux ouvriers rentrant du travail sont Ã©crasÃ©s par un vÃ©hicule qui ne sÃ©euros"arrÃªte pas, bref 17 Arabes sont massacrÃ©s dans la semaine qui suit. Le journal dÃ©euros"extrÃªme-droite, Â« Le ProvenÃ§al Â », publie un Ã©ditorial Ã©crit par un certain Domenech dont je nÃ©euros"ai pas oubliÃ© un mot : Â« Dehors les sauvages arabes ! Dehors les criminels arabes ! Dehors les assassins arabes ! Dehors les syphilitiques arabes ! âEuros! Â », le reste Ã© lÃ©euros"avenant sur une demi-page ! Une bombe est dÃ©posÃ©e par le groupe Â« Occident Â », ancÃªtre du Front National, au consulat algÃ©rien de Marseille. Bilan : 3 morts et douze blessÃ©s. Le directeur de la citÃ© universitaire oÃ¹ je loge, Â« Les Gazelles Â », fait apposer une affiche : Â« Nous demandons Ã© tous les Ã©tudiants arabes ou de type arabe de ne pas sortir aprÃªs dix-sept heures Â ». Les ratonnades se produisaient, en effet, le plus souvent entre chien et loup : tÃªt le matin ou au crÃ©puscule. Je suis restÃ© quinze jours enfermÃ© dans cette citÃ© avec les Ã©tudiants de mon Â« type Â » !

. jÃ©euros"achÃªte Â« Le Monde Â », bible des Ã©tudiants de Sciences Po, toujours au mÃªme kiosque Ã© journaux. La dame, des mois durant, me balance la monnaie sur le comptoir au lieu de me la tendre. Jusqu'Ã©euros"au jour oÃ¹ je suis accompagnÃ© dÃ©euros"un Antillais noir de peau avec lequel je parle crÃ©ole. Etonnement de la dame qui Ã©carquille les yeux et me fait : Â« Vous nÃ©euros"Ãªtes pas Arabe ? Â ». Mon ami lui fait signe que non. De ce jour, elle me rend gentiment la monnaie et toujours avec un Â« Alors, les Antilles, Ã§a va ? Il doit faire beau lÃ©-bas en ce moment ? Â ».

JÃ©euros"aurais pu Ã©crire un livre entier dÃ©euros"anecdotes du mÃªme type si jÃ©euros"avais du temps Ã© perdre. Toujours est-il que je me souviens avoir adoptÃ© lÃ©euros"attitude inverse de mes compatriotes antillais qui, Ã© 99%, lorsqu'Ã©euros"ils sont confondus avec des Arabes, sÃ©euros"empressent de dÃ©mentir et de jouer au gentil Antillais bon sportif-bon musicien-bon baiseur. DÃ©euros"ailleurs, certains Ã©tudiants dÃ©euros"Aix, dÃªs le printemps venu, arboraient de grands tee-shirts marquÃ©s Â« Antilles Â », Â« Martinique Â » ou Â« Guadeloupe Â » pour Ã©viter toute confusion. JÃ©euros"avais honte de leur attitude. Mon attitude Ã© moi a toujours Ã©tÃ© : vous me prenez pour un Arabe, eh bien, oui, je suis un Arabe ! Si bien que rÃ©guliÃ©rement, je mÃ©euros"entendais dire par quelque Gaulois, confus de sa mÃ©prise : Â« Mais vous auriez pu le dire plus tÃªt que vous Ãªtes Antillais ! Â ».

Les annÃ©es passant, Aix oubliÃ©, je reviens souvent Ã© Paris, dans les annÃ©es 90, pour la promotion de mes livres. Rien nÃ©euros"a changÃ©. A la station de mÃ©tro oÃ¹ je sors, Place de la Nation, le mÃªme CRS pendant quinze jours, me contrÃªle tous les jours, dÃ©euros"un air soupÃ©onneux, tournant et retournant mon passeport pour voir sÃ©euros"il nÃ©euros"est pas faux. Il ne comprend pas pourquoi je nÃ©euros"ai pas de carte dÃ©euros"identitÃ©. Il devient encore plus soupÃ©onneux quand je lui apprends que je nÃ©euros"ai jamais eu ni carte dÃ©euros"identitÃ© ni chÃ©quier de toute ma vie. Chaque matin, il mÃ©euros"accueille en haut des marches de la bouche de mÃ©tro en rigolant : Â« Alors, Mohammed, cette fois, on avoue ? Â ».

DerniÃªre anecdote : un soir, de 1996 ou 97, je sors dÃ©euros"un colloque en province et nÃ©euros"ai pas pensÃ© Ã© acheter de quoi manger. Je nÃ©euros"ai absolument rien chez moi, mÃªme pas de quoi grignoter. Il est minuit moins le quart. JÃ©euros"avise une pizzÃ©ria au bas de mon immeuble qui est miraculeusement ouverte Ã© cette heure. Le patron, tablier blanc autour des reins, fume une cigarette sur le pas de la porte. A lÃ©euros"intÃ©rieur, je vois un couple de FranÃ§ais en train dÃ©euros"achever de dÃ©ner. Je mÃ©euros"approche et demande respectueusement au patron :

Â« Bonsoir, vous auriez encore des pizzas Ã© emporter ? Â »

Il me dÃ©visage, me regarde de haut en bas et de bas en haut. Je sais ce que signifie ce regard. JÃ©euros"en ai fait cent fois lÃ©euros"expÃ©rience : Â« Encore un bougnoule de merde ! Â ». Il me tourne alors le dos et lance Ã© son

pizzaiolo qui s'affaire près du four :

« Une pizza ! Une ! A EXPORTER ! »

J'entends le couple de Français et le pizzaiolo éclater de rire à l'intérieur. Je tourne alors les talons et vais me coucher sans manger.

RAPHAEL CONFiant

Source : [Montraykreyol](#) - Lundi 19 octobre 2009